

IRENE BRIN

FEMMES  
DE  
LAUTREC

21 PLANCHES EN COULEURS



*Collezione dell'Obelisco*

CARLO BESTETTI - EDIZIONI D'ARTE  
ROMA

Comme on était moderne, passionné de plaisirs campagnards, et, tout de même, absolument fin-de-siècle, on se réjouissait toujours d'apprendre qu'un ami donnait dans la démençe et qu'on le soignait à Charenton, à Paris, à Neuilly. Charenton, surtout, faisait un agréable but de promenade et après avoir salué de très loin ce brave André Gill, qui était dangereux, on pouvait manger la friture, au bord de l'eau. A' Passy, la clinique d'aliénés du docteur Blanche avait une distinction imposante, avec ses grilles héraldiques, son enfilade de salons, la table à thé présidée par madame Blanche, et le thé de Chine, les toasts, la confiture d'orange, une conversation orgueilleusement frivole de pensionnaires raisonnables. On ne voyait jamais les Furieux, ni les Agités, on les entendait seulement qui criaient, lorsque le temps était à l'orage.

La maison de santé Saint-James, à Neuilly, c'était du dix-huitième siècle tout pur, tel que les Goncourt en rêvaient: la rocaille, les boiseries, les statues de Pajon, la Folie d'un financier aimable. Dès que, en février 1899, on sut Henri de Toulouse-Lautrec interné là d'autorité, on se réjouit, le printemps approchait, et le style Régence était toujours à la mode, et sur le chemin du retour on pouvait goûter au « Château de Madrid » qui n'était pas éloigné, des glaces, des pâtisseries, et Maurice Donnay en haut de forme gris, avec une jolie dame de ses amies.

Et puis, non, on goûtait à la Folie Saint-James, Lautrec insistait pour offrir les bols de lait, les tartines de pain de ménage bien beurrées. C'était là ce qu'on appelait un régime sévère, et qui allait guérir Lautrec: un bon régime bien blanc.

Tout était blanc, d'ailleurs. On éprouvait quelque difficulté à rejoindre Lautrec dans sa chambre crépie à la chaux, avec des vitres dépolies, un lit d'hôpital, une table énorme, et tous ces feuillets de papier, studieux et maigres. On ne lui avait jamais imaginé un décor pareil, Albi étant rose, et sa maison albigeoise plutôt chocolat, du chocolat roussi et pâli, et Maltromé envahi par le reflet vert jaune de la campagne toulousaine. Du rouge foncé, dans la Maison de la Rue d'Amboise, et dans celle de la Rue des Moulins, et dans toutes les Maisons de toutes les rues. Le grenat, le violet, chez sa mère. Un gris plombé l'hiver, adouci de lilas à la bonne saison, moucheté d'orange plus tard, dans le jardin du Père Forest. Un certain noir poussièreux, un certain bleu chinois, dans ses ateliers. L'acajou, dans les bars anglais. Toutes ces couleurs, mélangées, non point fondues, rehaussées du reflet des miroirs et des cuivres, au Moulin Rouge.

Per gentile concessione:  
Cristina Klarer  
Referente Fototeca  
Servizio Museo Arte Moderna Revoltella,  
Musei Civici, Promozione e Progetti Culturali  
Via Rossini 4 III piano I - 34132 Trieste



En attendant, il fallait le ménager, le dorloter, le flatter. Vous ne croyez vraiment pas que mon nez est charmant? Suis-je aussi affreuse que cela? Ah, mais qu'il crève! Et mois, je vivrai, je vieillirai, je m'habillerai de dentelles noires, je dirai en 1929 le mot de la fin «La perversité de Lautrec, ce médecin-légiste...». Est-ce aigu, est-ce figolé? Disparais, petit crapaud!

Sans Yvette, sans sa doucereuse insolence, sans le goût acidulé et mordant de son talent qui s'ignore, Lautrec ne les aurait pas tant aimées, elles, ses énormes fées de joie, ses molles filles de Maison. Masquée de bêtise et de grimaces, Yvette lui échappait, il ne comprenait presque rien à une existence faussement artistique, modestement mondaine. Elles étaient là, d'un matin à l'autre, sans secret: le réveil, le petit déjeuner, la toilette, et cette grande langue qu'on se tire devant la glace, et ses cheveux qu'on tord, et son corset qu'on tire. Les hommes n'avaient aucun intérêt, si ce n'est, peut-être, le vieux blanchisseur. Parfois, il demandait avec un rien de cérémonie la permission d'introduire un ami, un prétexte, une conquête de passage: Ce fut l'australien Charles Conder, qui s'intéressait aux robes, qui faisait de la peinture sur éventail, qui habillait Alexandra Thaulow, qui finit décorateur. Il aurait aimé à lacer lui-même la bonne grosse qui s'affairait complaisamment. Mais Lautrec le lui interdit: son rôle était muet, figé, immobile. C'était en somme un rôle d'homme chez les femmes.

D'habitude, un drap froissé, un oreiller fripé, un ennui morne et gras suffisaient à évoquer le client disparu. Elles en étaient très contentes. On a son chez soi, sa paix. Nous sommes entre nous.

Sur sa chevelure à l'henné madame Marcelle Lender piquait fièrement plumes et fleurs encore plus rouges et glissait entre ses seins bastionnés un oeillet écarlate. Sur sa robe, d'un vert qui tirait au bleu, une cape verte, qui tirait au jaune, et soigneusement elle assortissait à l'ensemble les sourcils, les cils, gommés de laque émeraude. Ni le charme de May Belfort, ni le chic de Jane Avril. Ni le chat de May, ni le «chien» de Jane. Imposante à la manière des sous-préfètes, audacieuse selon le style des institutrices fortunées. Mais, de l'angle aigu du nez à l'angle voluptueux du menton, il y a bien tout ce qu'il lui faut, et davantage: la gourmandise nette des narines, la chaude férocité de la bouche, et cette puissance, et cette facilité. Donnez-lui un cheval, une corde, une chanson, un boléro à danser, un lit à écraser, un tout petit homme aux proportions singulières. Elle est là, sans dédain et sans défaillance. Elle est les femmes de Lautrec, toutes.

## Le donne di Lautrec

Nelle glorie stesse dei grandi, si avverano dei ritorni di gloria, come se la fortuna seguitasse il suo giuoco alterno pur nella immortalità riservata loro dai posteri. Ora è l'ora di Toulouse-Lautrec.

Da noi a riproporre visibilmente Lautrec all'attenzione dei cultori d'arte fu, fin dal '48, la Galleria romana dell'Obelisco con una mostra dei suoi « manifesti »; è seguita poi l'esposizione di tutta l'opera grafica appartenente alla collezione Ludwig Charell — prima attrattiva della odierna Biennale veneziana —; film ispirato alla sua vita in lavorazione a Parigi per la regia di John Huston ed interpretato da José Ferrer; ed anche quel vendutissimo romanzo « Le Moulin Rouge » che lo ha per personaggio principale. Tutto è servito a « rendere di moda » Toulouse-Lautrec: la stirpe nobilissima, la figura deforme, la vita dissoluta, la lucida follia, la morte prematura, assieme a tutto il bagaglio di donnine allegre, stelle da caffè concerto, acrobate e trapeziste da circo equestre.

Eppure, il trasferimento di una cronaca, il sadismo di un travesti-

mento, l'eccentricità di un vizio, la polemica di un colore o di un segno, non definiscono Lautrec: dietro il rigore tecnico di eccezionale artista e la vita senza rigore di artista maledetto, si nascondono spesso la timidezza, una limpidezza più infantile che lirica, e tutta una psicologia contraffatta, che sa essere tuttavia infallibile, non tanto al servizio di una verità posseduta, quanto del dovere di difenderla a denti stretti.

In questi giorni è apparso un intelligente scritto di Irene Brin, *Femmes de Lautrec*, un esemplare e prezioso volume della collezione dell'Obelisco che raccoglie 21 litografie edite recentemente da Bestetti. Irene Brin, con il suo bel francese — la nostra scrittrice ha il dono di scrivere in cinque lingue — più che soffermarsi in un'indagine critica su Lautrec, avvia alle illustrazioni con illuminazioni sature del clima in cui le donne di Henri vissero.

L'informato, arguto annotatore della Brin traccia la strada più opportuna verso la comprensione dell'artista: attraverso i 21 ritratti muliebri, chiunque potrà formarsi una diretta conoscenza del mondo e della arte di Lautrec. Yvette Guilbert, Jean Avril, Marcelle Lender, May Belfort, le attrici più ritratte; Emilienne d'Alençon, Colette Willy, Suzanne Valadon, le stelle del circo equestre; Mme Baron e Mlle Popo, le donnine di malaffare le loro colleghe, furono infatti i personaggi di scoperta autobiografica, sempre umana, spesso giososa o acre. Alla fredda critica del suo ambiente formalistico, egli ha opposto le pigre e accoglienti pensionanti delle case chiuse, come a sentirsi più al riparo nel calore artificiale del *tabarin*, del palcoscenico, di un circo equestre, che non sotto la luce implacabile della strada.

Pittore di umanità — la natura della sua perfezione ingiusta non l'avrebbe consolato — Toulouse-Lautrec preferì ritrarre queste sue donne famose o sconosciute, disprezzate o idolatrate. Facile al sorriso ed al pianto aggressivo e materne, superficiali ed astute, sconsolate e mal arrese, le donne di Lautrec possono indifferentemente capirlo, ignorarlo, divertirlo, vezzeggiarlo, accendere la sua fantasia con gli abiti sgargianti, gli atteggiamenti ferali, i mestieri stravaganti: mai potranno apertamente compiangerlo od accusarlo.

Orgoglioso pomera e conscio del suo genio, Henri evitò sempre l'incontro con la normalità, che avrebbe soltanto messo in luce delle distanze incalcolabili; e quando era costretto ad accostarsi, accentuò, a bella posta, vizi e difetti, moltiplicò i travestimenti carnevaleschi, quasi per un eroico ma sempre timido atteggiamento di difesa. Accadde così che lui, nato per fare ogni cosa estremamente sul serio e fuori dall'avventura, fu invece costretto a vivere in una impleta sequela di avventure, di amori disastrosi, di solitudini invincibili.

Limitare Toulouse Lautrec alla cronaca di un'epoca, o, tanto peggio, farlo spietato illustratore di vizi, è fraintenderlo; spietato era, ma con se stesso. Se poi fu anche, e inconsapevolmente, un cronista, consapevolmente fu creatore di caratteri rigorosi come in un verso di quel suo fratello maggiore, Baudelaire. Del resto se la sua fosse stata soltanto un'arte di genere, queste figure oggi sarebbero senza richiamo, l'applauso degli ammiratori non accompagnerebbe più le eroine del varietà, la musichetta del circo equestre non inciterebbe ancora le acrobate in equilibrio sulla groppa dei cavalli ammaestrati. E' che Toulouse Lautrec era un sommo artista e la tecnica d'eccezione e la originale genialità di lui sarebbero oggi egualmente lampanti, se una normalità fisica ne avesse fatto un uomo dalle notti meno lunghe e dai giorni meno corti, spingendolo verso i gelosi soggetti « en plein air » cari ai suoi contemporanei. Che avesse una sotterranea sua « aria » libera, amasse la vita e il colore e il movimento e la virilità del vigore fisico lo si vede nel segno infallibile di queste sue figure che volano da un trapezio all'altro, fanno toletta con inconscia animosità, come se attraverso il loro moto Henri cercasse di assorbire una vitalità a lui negata.

E quando l'acrobata monumentale va a sedersi, Popo nasconde il viso nel cuscino, Yvette Guilbert ha un momento di stanchezza negli occhi bistrati ed appoggia un momento senza segreti alle mani improvvisamente sofferenti sotto i lunghi guanti neri, allora il colloquio di Lautrec con quelle sue creature diviene confessione aperta e nel « duro sonno » di un riposo pittore e modella sembrano dimenticare l'eroismo di vivere e di sopravvivere.

LORENZA TRUCCHI

IRENE BRIN, *Femmes de Lautrec* (Bestetti, Roma, 1952).

Recensione Lorenza Trucchi

